

Verbe *foetus*, nom *foetus*

Grupo de Trabalho "A Terceira" - *Lalíngua*

Ana Virgínia Rizzi  
Inajara Erthal  
Manuela Lanius  
María Rizzi  
Simone Brenner  
Soraya Maihub Manara  
Tahiana Brittes

Après avoir commencé mon ascension vers l'enfance,  
C'est que j'ai vu à quel point l'adulte est sensé !  
Car comment ne pas se baigner nu dans la rivière au milieu des oiseaux ?  
Comment ne pas percer un chapiteau de cirque pour voir les clowns ?  
Comment ne pas monter encore plus même en l'absence de la voix ?  
(L'absence de voix est *infantia*, avec *t*, en latin.)  
Pour comment ne pas monter à l'absence de voix -  
Là où l'on peut voir le *foetus* même du verbe -  
toujours pas de mouvement.  
Où pouvons-nous voir le *foetus* de noms -  
toujours pas de peluches.  
Pourquoi ne pas recommencer à tâtonner les premières formes  
de la pierre.  
écoute  
Les premiers cris d'oiseaux.  
voir  
Les premières couleurs de l'aube.  
Comment ne pas retourner là où l'intention est vierge ?  
Pourquoi ne pas remonter au bégaiement !  
(Manoel de Barros, *Ascension* - 1916)

Nous avons étudié le texte de la Troisième de Lacan dans notre groupe de travail sur la convergence. A l'approche du VIII Congrès International de Convergence, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne, nous avons l'opportunité de lancer la proposition d'articulation autour de *lalangue*, *lalangue*, un thème qui produit toujours beaucoup de travail de réflexions et d'élaborations.

Nous commençons par quelques questions qui sont liées à des questions qui découlent de la clinique. Que penser de l'éthique de la psychanalyse dans les analyses lorsque le patient est enfant, compte tenu des temps de l'enfance et de leurs incidences cliniques ? Que reste-t-il des présupposés freudiens et lacaniens fondamentaux lorsque l'on travaille avec eux ? Que peut-on, dans cette particularité clinique, différencier, innover, maintenir ou réaffirmer ? Y aurait-il une spécificité qui ferait de cette modalité de travail une autre modalité d'écoute ?

Quand Freud traite de textes situés comme les Fondamentaux de la psychanalyse, il se réfère à une impasse. Il a besoin de transmettre quelque chose de son expérience clinique, cependant, il craint que cela ne devienne des règles ou des normes fixes - ce qui serait pour lui un grand danger pour la psychanalyse, et dont nous devons être conscients. Il est réclamé, alors, que tout soit soin, rigueur et fidélité à la technique, quel que soit le patient ou même le moment.

Quelle serait la règle retenue comme peut-être celle qui rend possible le travail analytique ? Freud insiste sur la Règle Fondamentale : association libre et écoute flottante :

Votre récit doit différer sur un point d'une conversation commune. Alors que vous essaieriez normalement et à juste titre de retrouver le fil conducteur dans le contexte général de votre récit, en rejetant toutes les occurrences et pensées adjacentes pour ne pas vous perdre dans des digressions, procédez autrement ici. Vous remarquerez que plusieurs pensées vous viendront à l'esprit que vous souhaitez conjurer avec certaines restrictions critiques. Vous serez tenté de vous dire : ceci ou cela n'est pas pertinent, ou cela n'a absolument aucune importance, ou cela n'a pas de sens et n'a donc pas besoin d'être dit. Ne cédez jamais à cette critique, dites-la quand même, justement parce que vous vous sentez rejeté face à elle. La raison de cette prescription - en fait la seule que vous devez suivre - vous le saurez plus tard et apprendrez à la comprendre. Alors dites tout ce qui vous passe par la tête. Comportez-vous, par exemple, comme un voyageur assis à la fenêtre d'un train qui décrit à ceux qui en sont le plus éloignés, de l'intérieur, comment le paysage se transforme sous leurs yeux. Et enfin, n'oubliez jamais que vous avez promis une sincérité totale et ne négligez jamais un fait simplement parce que, pour une raison quelconque, cette information vous est désagréable. (FREUD, [1913] 2019; p.136)

C'est la règle qui régit le travail de la psychanalyse. Si simple et si complexe. C'est à partir de cette règle que Freud pointe la possibilité que nous ayons d'accéder à ce à quoi nous avons affaire dans une analyse : l'inconscient.

Au cours d'une analyse, il s'agit pour le sujet de pouvoir dire tout ce qui lui vient, en faisant usage de cette ressource fondamentale qu'est l'association libre dans le transfert. C'est la seule manière, pour Freud, que l'inconscient puisse nous surprendre, donner des nouvelles de son existence, de sa force, de son obscurité, de son mystère.

Les spectacles de l'inconscient ne se produisent pas dans les profondeurs, comme on le supposait d'abord, mais dans la vie de tous les jours, dans les rêves, dans les lapsus, dans les lapsus, dans la honte, dans les plaisanteries, dans le jeu, dans l'art, bref, dans nos symptômes. Des symptômes qui nous font souffrir, qui nous interpellent, mais qui nous constituent aussi. Ce sont les symptômes de chacun, nécessairement individuels et très uniques.

Icône "Communauté vérifiée"

Nos symptômes sont nos façons uniques de gérer notre inconscient. Nous ne connaissons pas l'origine de l'inconscient, pourtant il nous habite et nous fait non seulement le déchiffrer, mais aussi le traiter, bien avant que nous nous en rendions compte. On connaît l'inconscient parce qu'on a des symptômes, parce qu'on rêve, parce qu'on boite, parce qu'on parle/ne parle pas, on apprend/n'apprend pas, on est très actif/on ne bouge pas, bref, on les a.

Le langage, pour Lacan, dans son ordonnancement en quatre discours, est une structure qui permet de communiquer quelque chose dans le lien social, dans la mesure où il n'y a pas de possibilité de parler sans être baigné de sens et sans que les semblants défilent sous le sifflet fantôme - réalité unique de chaque intervenant. Dans le texte qui nous réunit, Le Troisième, Lacan le précise bien : « nous sommes tous soumis au principe de réalité, c'est-à-dire au fantôme » (p. 58). Cependant, la langue n'est pas soumise à une organisation qui sert au dialogue entre deux locuteurs, car c'est une matière sonore parallèle à la structure. La langue vocalise la plus petite unité sonore : le phonème.

Peut-être pourrions-nous demander à Lacan si nous ne travaillions même pas avec plus d'éléments minimaux que cette unité définie comme phonème ?

Avertis que les effets de langage traversent les locuteurs, quelles que soient les places qu'ils occupent, qu'ils soient sujets d'analyse ou sujets qui prennent la place des analystes, nous traitons le débat attentif à l'éthique qui nous permet d'écouter : « aucun psychanalyste avance au-delà de ce que leurs propres complexes et résistances internes permettent » (FREUD, [1910] 1996, p. 130).

Le transfert fonde la possibilité d'écouter ce que la langue apporte avec lui, le réel de la voix et, d'autre part, de ce qui ne se vocalise pas, qui apparaît dans un corps en mouvement ou en tension, dans un soupir, dans un tremblement, lalations, babillages, ronrom1, bruits, fluides corporels, éléments plus minimes qu'un phonème.

L'analyste fait un trou, fracture le discours, cède la place à ce qui n'a pas de forme.

Nous travaillons avec l'hypothèse lacanienne que la langue serait l'alluvion du langage reçue par le sujet à travers la matière sonore et qui se répercute dans une écriture qui lui est propre, marquant profondément des voies singulières pour le passage des signifiants qui iront de l'un à l'autre en chaîne et qui résonnent dans les diverses formations de l'inconscient et d'autres formations psychopathologiques, comme par exemple les formations psychosomatiques. Ce qui s'incorpore au symbolique, à partir du corps, soutiendra le sujet comme réseau de signifiants et reviendra comme son représentant dans ses manifestations. Ce sont ces marques qui vont compiler la mémoire historique de chacun.

Il y a aussi des indications sur l'incidence du regard, dont la capture est presque inévitable, compte tenu de sa puissance de poussée. Selon Lacan ([1972-1973] 1985), la langue serait ce qui touche d'abord l'être parlant dans ses perceptions les plus archaïques, car elle transmet des affections, dans une dimension inaccessible à la parole énonciative. Depuis La Troisième, Lacan ajoute :

Lalangue n'est pas à dire vivante car elle est en usage. C'est avant même la mort du signe qu'il véhicule. Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'a pas à jouer contre sa jouissance, puisqu'il s'est fait cette jouissance. (LACAN, [1974] 2002, p. 53).

Opérant avec la parole, la psychanalyse ne peut se faire sans le sujet incarné, elle traite du corps marqué par les effets du langage, plus encore, elle traite du savoir dans ce qui se perpétue, comme dans la technique de la mise en abyme quelque chose du signifiant qui ne trouve pas de voies d'inscription et qui se déclenche dans l'imgo corporelle. Un corps qui tantôt se connecte à la grammaire signifiante, tantôt cède aux avancées de la jouissance qui lui laisse ses cicatrices.

On joue poétiquement de cette « ascension » vers l'inconscient, en proposant « l'accès » au fœtus du verbe, au fœtus des noms, avec Manoel de Barros. Et aussi avec la chanson Timoneiro comme chante Paulinho da Viola, « quand quelqu'un me demande comment nager, je lui explique que je ne navigue pas, c'est la mer qui me navigue ».

Freud répète souvent ses recommandations sur la quantité de soins, de précautions et d'inquiétudes qui peuvent empêcher un travail analytique. Or, dans les analyses d'enfants, nous sommes souvent confrontés à des situations qu'il faut peut-être revenir aux réserves que Freud et Lacan font tout au long de leurs travaux. Des mises en garde qui peuvent nous éloigner de la règle fondamentale.

A chaque instant nous devons savoir quelle doit être notre relation effective avec le désir de faire le bien, le désir de guérir. Nous devons en tenir compte comme quelque chose susceptible de nous égarer, et dans de nombreux cas instantanément. Je dirais plus - on pourrait paradoxalement, voire de manière décisive, désigner notre désir comme un non-désir de guérir. Cette expression n'a d'autre sens que de mettre en garde contre les voies communes du bien, telles qu'elles nous sont si facilement offertes en leur pendule, contre la fraude bienfaisante de vouloir-le-bien-du-sujet. (LACAN, [1959-1960] , p. 267).

Ils accompagnent un enfant qui arrive, des demandes qui s'approchent de ce désir de se faire du bien, de se soigner, de prendre soin de son développement, de son avenir. Habituellement, ce sont des demandes d'aide qui ne viennent pas du patient lui-même. L'enfant est généralement amené par quelqu'un qui est la voix d'une préoccupation - une préoccupation - soit des membres de la famille, de l'école, des médecins ou d'autres professionnels qui accompagnent l'enfant. Demandes de diagnostic, de soins pour leur développement et leur devenir, de pronostic, d'amélioration, pour que les choses s'arrangent, que la souffrance s'apaise et que les symptômes guérissent. C'est par excellence l'arrivée d'un patient chez un médecin ou chez ces professionnels qui sont à la place de guérir, de produire des améliorations pour les patients, de peut-être garantir un avenir de bien-être, de santé et de bonheur. Ce sont des promesses que, dans le champ de la psychanalyse, nous ne pouvons tenir, ni même promettre sans nous placer dans une autre éthique, qui n'est pas celle de la psychanalyse.

Au début, Freud, un neurologue, reçoit des patients dans son cabinet en lui demandant de soigner leurs symptômes. Ici, Freud est face à une impasse, découvre que face à ces symptômes, cette souffrance, son savoir médical n'opère pas, au contraire, il risque d'aggraver la situation. Freud assume alors un savoir qu'il ne savait pas avec certitude qui savait. Connaître celui qui ne comprend pas la bonne volonté, le bien-être, le bonheur, le bon comportement, le bon développement.

Comme le dit Maud Mannoni : Un savoir qui n'est pas connu - L'expérience analytique.

C'est le début de la psychanalyse, peut-être, d'une analyse.

Une question nous accompagne : pourrait-on considérer cette question comme accompagnant toute analyse ? Aussi l'analyse d'un enfant ?

Dans le cas d'un enfant, il est fréquent que cette impasse freudienne ne se produise pas, mais plutôt l'inversion de ce qui serait le début d'une analyse.

Premièrement, on suppose que la demande qui arrive n'est peut-être pas la sienne, car on dit généralement qu'un enfant ne présente pas sa propre demande d'analyse. Était-

ce vraiment ? Si oui, peut-on entreprendre une analyse alors que le sujet en question ne nous demande pas d'écouter sa souffrance ? Pourrions-nous entreprendre des travaux d'analyse à la demande de tiers ?

Anticiper un diagnostic dans les premiers entretiens met en péril l'établissement du transfert pour que, sur cette base, il soit possible de continuer à écouter celui qui porte la souffrance qui permettrait une demande d'analyse. Le souci du diagnostic et par conséquent de sa guérison justifierait la recherche de quelqu'un qui a beaucoup d'expérience avec cette maladie/symptômes, c'est-à-dire un spécialiste, ce qui mettrait en péril l'éthique de la psychanalyse, c'est-à-dire le travail avec l'inconscient.

Les effets d'écoute peuvent permettre de faire autre chose avec ce qui traverse le sujet. Nous proposons de penser que celles-ci traversent à la fois l'analyste et l'analysant dans le transfert et que le sujet et son invention peuvent provenir de l'acte de l'analyste. Ces effets se distinguent par excellence de la rencontre du sens. L'analyste, de la coupe de son écoute, rend possible l'espace où le sujet peut produire de la fiction dans le transfert. Dans le séminaire Mais, encore, Lacan dit « le langage est justement ce que le discours scientifique élabore pour rendre compte de ce que j'appelle lalangue » (p. 188). Il aborde le rapport au savoir et que le langage est une élucubration du savoir sur lalangue, tandis que l'inconscient est un savoir-faire sur lalangue, il est lié au réel, à la jouissance, au corps. Dans ce cas, « l'interprétation doit toujours – pour l'analyste – tenir compte du fait que, dans ce qui est dit, il y a du sonore, et que ce sonore doit résonner avec ce qui est de l'inconscient » (Lacan, [1975b] 1995, p. 45).

La relation avec lalangue, il porte avec lui ce qui est relatif à l'impossibilité de l'incidence première du trésor des signifiants, lié à des affects encore énigmatiques du fait de l'opacité radicale du savoir et qui, en tout cas, n'est pas hors du langage. C'est le lieu d'où l'enfant la reçoit, car il n'apprend pas lalangue, mais l'appréhende. C'est une écriture.

Nous apportons le cas de Daniel. Il commence son analyse à l'âge de cinq ans. Un garçon errant, qui erre, crie beaucoup et n'articule que quelques sons gutturaux. La seule chose qui semble attirer son attention et l'arrêter le moins du monde, ce sont les lettres : il

rapporte des pages de magazines, passe son temps à feuilleter les livres qu'il trouve au bureau. Les ordinateurs attirent son attention, écrivant toujours le même signe sur l'écran – lettre, symbole, peu importe –, appuyant sur la même touche sans rompre la continuité. Dans une de ses dernières séances, Daniel entre et se jette par terre, y restant avec un jouet à la main, qu'il fait jouer en fredonnant différents phonèmes. "keko" apparaît dans la séance, un nom qui devient le nom du jouet. L'analyste écrit ce nom au tableau et en même temps prononce son écriture. Daniel s'installe, reste immobile - pour la première fois depuis le début de son analyse –, qui l'amène au tableau, lui fait prendre une craie et y dessiner.

Peu de temps après cette séance, Daniel arrive et, en entrant dans le bureau, boit le reste de l'eau d'un verre qu'il a trouvé. Il se dirige vers la porte et, lorsque son analyste l'empêche de sortir, se met à crier et, le verre à la main, pousse un « eau » difficile mais clair. L'EAU qui touche son analyste qui le laisse sortir, va à la cuisine, remplit son verre d'eau et le boit d'un trait.

Daniel nous donne un indice que ce qui soulève un corps du sol et lui donne du mouvement inclut le transfert, qui permet de mettre en place une pulsion. Lorsque nous disons que le bras est poussé, nous supposons qu'il y a quelque chose qui était déjà présent auparavant. Nous travaillons avec l'idée que ce qui est peut-être incrusté cherche à se montrer, se tisse à la recherche d'une représentation, d'une manière de « pêcher », saisissant les petits points de réalité qui cherchent une représentation liée au son. Comme l'affirme Lacan dans *A Terceira* (p. 51), l'analyste tient un discours capable de souder le couple analyste et analysant, et pour cela l'analyste dépend du réel, du semblant.

La façon dont l'enfant bouge, gesticule et émet des sons gutturaux, nous dit Musolino, dans *Pulsión de Sex*, (2020 ; p. 47), "(...) traite de la façon dont un langage déterminé par l'insertion du sujet dans le signifiant chaîne lors de son départ de la nécessaire aliénation à l'Autre, qui le « convertit » en un être de connaissance et un être sexué : sujet d'un langage ».

La façon dont le Nom-du-Père est dans la mère nous dit comment la mère peut être liée au sens phallique. De cette opération, le fils viendra occuper une place. L'hébergement



de ce lieu alors qu'il n'y a pas d'altérité chez la mère pour pouvoir donner l'enfant à l'autre, peut provoquer un bouleversement. Dans ce jeu d'aliénation et de séparation, peut-être retrouve-t-on quelque chose des difficultés, non seulement de la sortie nécessaire de l'aliénation, mais aussi des obstacles auxquels la mère l'aliène.

Écrivant le même signe : lettre, symbole ou touche, il sollicite l'assentiment de l'Autre et, à l'analyste, le lui rend comme un signe au tableau, comme une interruption au clavier, une écriture alternée. Les paroles se lisent : "c'est un bref échange de regards hors du miroir, d'où émerge l'Einziger Zug freudien, la trace qui résulte de cette rencontre de regards." (KAROTHY, 2019, p. 222). L'émergence du trait unaire donne lieu à l'identification, identification au trait au-delà du miroir.

Avec son analyste, il « brode » les traits, c'est-à-dire qu'il entremêle des espaces entre les personnages sur l'ordinateur, les magazines, ses feuilles, ses bave qu'il laisse sur certaines surfaces, entamant une lecture sonore des lettres qui pourraient accrocher lui.

Le travail analytique se tisse, se sculpte, se compose comme un refrain, et alors Daniel commence à s'adresser à son analyste, cherchant sa main et l'utilisant comme un prolongement de la sienne, pour qu'elle puisse écrire ; et, après, c'est lui qui se met à n'écrire que des traits ou, tout seul, des lettres ; alternant une écriture « directe » avec une écriture « miroir ». Au cours de ces actes, Daniel se met à fredonner, puis à articuler une pluralité de phonèmes, jouant avec les mouvements de sa bouche – qui se tord, s'étire et rit.

Pour ce patient, émerge la pulsion d'invocation, dont le tranchant a pu faire monter et exiger son corps. Effet possible d'interprétation qui est, a priori, incalculable. La pulsion d'invocation prend ici toute son importance et sa tranche demande à être considérée et découpée en deux orifices : la voix et l'écoute ; la bouche et l'oreille, désormais érogènes. C'est à partir de là que l'on peut reconnaître les dimensions émissives et auditives de la voix avec la particularité de son son, singulier et subjectif de chaque locuteur, qui renvoie à l'imbrication de registres imaginaires et symboliques. Pourtant, cela permet à l'expéditeur de s'entendre parler et aussi de s'entendre être écouté.

Une question se pose : le trou crée-t-il le vortex ou le vortex dans son mouvement, fait-il un trou ? Comme le souligne Lacan (1973-1974, p. 47), « il n'est pas impensable que le corps, tel que nous le croyons vivant, soit quelque chose de beaucoup plus difficile que ce que connaissent les anatomo-physiologistes. Il y a peut-être une science de jouissance, si on peut l'exprimer ainsi".

Certains analyseurs nous aident à lire quelque chose de ces tourbillons, de ces trous. L'un d'eux, Armando, un garçon de 1 an et 11 mois qui, au plus fort de sa solitude devant les nombreuses personnes qui l'entourent, se met à tourner. Ça tourne, toujours en fin d'après-midi, après que toute la famille soit à la maison, entre la télé et le père. Moment où le père a regardé son programme préféré à la télévision.

Ses virevoltes rendent son père fou, le mettent très en colère et il le maudit lourdement. Elle crie en lui disant d'arrêter bientôt, car c'était un signe d'autisme. À ces moments-là, la « réponse » de l'enfant a été répétée : elle est tombée par terre en larmes, s'est effondrée et s'est évanouie, elle ne s'est pas endormie, elle s'est juste évanouie.

Toute cette répétition de la scène a poussé la nounou qui s'occupait de lui à se poser une question et, bientôt, une conclusion : « Je me demande ce qu'il veut ? Je pense qu'il veut de l'attention !

Sa nounou rassemble ce problème pour que nous puissions penser à la séance d'Armando ; et lui, écoutant la nounou raconter la scène à l'analyste, relance le tourbillon, qui le fait tomber, s'effondrer, mais aussi le faire bouger, se retourner pour « attirer l'attention » ; peut-être sur un « pari » à regarder.

Une expérience qui semble produire l'extase et l'angoisse, un mouvement intensément jouissif confinant au geste de se perdre, de ne pas savoir où est la terre, le ciel, à droite ou à gauche. Ainsi, il se perd, ou se détache.

Cela ressemble à une expérience de perte de plaisir. Bientôt, ces fragments de soi vont se recomposer. Semblable à ce que dit Lacan des éléments distribués, fragmentés qui, du coup, constituent une molécule, font un point, un nœud, une lettre.

Ce point, ce nœud, cette lettre, a mis en place une fonction, a mis en place un mouvement qui, pour cette raison même, lors de la mise en place d'une fonction, l'objet pourrait tomber.

Dans les deux cas, celui d'Armando et celui de Daniel, la cadence apparaît, qui rythme, qui anime un corps. Mais pour qu'il y ait cadence, rythme, il faut que quelque chose opère entre un espace, un espace vide, de silence, un silence.

Comme Lacan nous le rappelle à propos de la deuxième topique de Freud, c'est un lieu, un lieu de silence, un vide inaugural, un lieu qui anticipe le champ du langage, qui précipite la lettre, qui rend possible un rien, une sorte de vide fixé monter un disque, mettre en place une demande, peut-être une demande d'amour.

Il est précieux que le signifiant qui émerge de la scène analytique de Daniel soit EAU, le résultat de l'expérience d'avoir trouvé un autre qui écoute son vide, écoute cette partie du corps qui s'est vidée ou qui pour l'instant n'a pas été composée, n'a pas été étayée.

L'eau de Baba, l'eau du verre, l'eau du corps, le cri, l'eau de mer mère, un liquide qui parle.

Semblable à cela est ce que Freud parle du nombril des rêves. Or le nombril est à un point limite des associations, celui qui en libre association sur la matière onirique se sature, se vide et se rapproche du vide. Or on pourrait penser, du nom choisi par Freud, nombril, que ce pourrait être une sorte de point d'origine, d'émergence, quelque chose d'inaugural. Ce qui, avant d'avoir la vie, est déjà inauguré : le fœtus du verbe, de la vie, de l'être.

La cadence du corps, d'où émerge le nombril d'un rêve, la cadence pulsionnelle, bascule composée de la pulsion de vie et de la pulsion de mort, et le trou du tourbillon palpitent devant l'analyste. Dans cette cadence, il arrive à penser que le vide qui rend possible l'apparition d'une molécule d'ADN, rend possible une lettre qui s'en décante et est quelque chose de la langue.

Un trou tourbillonnant ne serait pas un trou d'inexistence mais d'ex-sistence<sup>1</sup>, le trou d'où, peut-être, émerge la vie, puisque ce qui « ex-existe, ce serait l'origine » (LACAN, 1973-1974, p. 102).

Lacan, dans *Le Tiers*, nous dit :

A quoi correspond ce que j'ai écrit, au niveau du cercle du réel, le mot « vie » ? C'est juste que, incontestablement, de la vie, après ce terme vague qui consiste à annoncer la jouissance de la vie, de la vie on ne sait plus rien, et tout ce à quoi la science nous conduit c'est de voir qu'il n'y a rien de plus réel, quoi qu'il en soit rien de plus impossible que d'imaginer comment cette construction chimique pourrait commencer, qui, à partir d'éléments distribués dans quoi que ce soit et que nous voulons en quelque sorte la qualifier par les lois de la science, commencerait soudainement à construire une molécule d'ADN, c'est-à-dire quelque chose qui Je vous ai fait remarquer que c'est très curieusement là que vous pouvez déjà voir la première image d'un nœud, et que s'il y a quelque chose qui doit nous surprendre, c'est qu'il a été remarqué si tard que quelque chose en réalité - pas une petite chose, la vie elle-même - est structurée comme un nœud. Comment ne pas s'étonner qu'après cela, on ne trouve nulle part, ni dans l'anatomie ni dans les plantes grimpantes qui semblaient expressément faites à cet effet, aucune image d'un nœud naturel ? Je vais vous suggérer quelque chose : ne serait-ce pas un certain type de répression, d'Unverdrängt ? Bref, quand même, ne rêvons pas trop, nous avons beaucoup à faire avec nos morceaux. (LACAN, [1974] 2002, p. 67).

Peut-être pouvons-nous y lire que Lacan pointe quelque chose de proche de ce que Freud appelle le nombril des rêves. Un nœud, un point, peut-être une lettre qui nous informe d'un vide, d'un néant qui, pour une raison quelconque, s'est mis en mouvement. Comment lire les effets de cette marque d'écriture, dans l'analyse des enfants, depuis la côte des alluvions du langage ? Ce sont de telles marques primordiales, vestiges et traces non encore inscrites, composant encore le champ de la perception et qu'il faut lire, dans le transfert, pour qu'elles puissent être effacées et retranscrites, pour qu'il y ait, alors, des inscriptions signifiantes.

Certains d'entre nous font l'expérience de recevoir un enfant et, à partir de l'écoute dans le transfert - celui-ci qui n'est pas un moyen, mais un résultat<sup>1</sup> -, de maintenir une attention fluctuante et disponible, de constater que l'association libre se fait, se déploie dès la première rencontre, être les fous de l'inconscient qui, après tout, est notre seul héritage

de savoir, comme l'évoque Lacan (1973-1974). Est-il possible, dans cette expérience d'écoute, de formuler l'hypothèse d'une différence quant à l'analyse d'un enfant ?

L'analyste n'a besoin de rien moins que de quelque chose dont lui-même n'a pas une idée claire, se laissant conduire dans le noir - comme dans une rencontre entre l'artiste et le vide de la toile vierge. Portant à ne pas savoir, les échos lointains de la langue, de l'intermittence, des refrains, des cacophonies et des modulations propres à un dire. C'est avec cette écoute, de son propre inconscient, que va se manifester la sonorité du signifiant, le jeu du petit être parlant.

Jouer n'est pas lié à l'offre d'un protocole de jeux ou de matériaux spécifiques, mais plutôt au fait que l'analyste laisse un espace libre pour offrir des opportunités à la manifestation qui peut émerger dans le transfert. Dans certaines circonstances, un enfant, dans un traitement analytique, peut demander certains matériaux qui peuvent servir de support à l'expression graphique ou tridimensionnelle, ou à la performance - dans le cas de la mise en scène et des jeux. Ou utilisez simplement un geste pour demander de l'eau et lancer une demande à partir de là. Il faut écouter ces « productions » au même titre que Freud recommandait d'écouter les récits de rêve, sachant d'abord qu'il ne s'agit pas d'un sens à chercher et à définir. Il y a le "nombril des rêves" et, parfois, le son vient de l'épicentre du tourbillon, encore inaudible, juste des échos, des échos qui cherchent un point, un point d'écoute.

C'est tout l'enjeu de l'analyse des enfants, c'est-à-dire de lâcher prise sur certaines attentes de production de résultats, notamment vis-à-vis des parents, des institutions scolaires et des hypothèses de guérison, étant donné qu'il s'agit d'une pratique qui « est-elle fondée sur l'ex-sistence de l'inconscient » (LACAN, 1974-1975, p. 257).

Nous ne cessons de nous interroger et de nous mettre au travail face aux exigences de notre temps et avec un bon dicton loin de vouloir bien.

## Referências bibliográficas:

- EVANS, E. *Dicionário introdutorio de psicoanálisis lacaniano*. Buenos Aires: Paidós, 2008.
- FREUD, S. (1913). Sobre o início do tratamento. In: \_\_\_\_\_. *Fundamentos da Clínica Psicanalítica. Obras incompletas de Sigmund Freud*. Belo Horizonte: Autêntica Editora, 2019.
- \_\_\_\_\_. (1910) As perspectivas futuras da terapêutica psicanalítica. In: \_\_\_\_\_. *Obras Completas de Sigmund Freud*. Rio de Janeiro: Imago Editora, 1996.
- KAROTHY, R. *El niño, el espejo y la mirada*. Ciudad Autónoma de Buenos Aires: Editorial Lazos, 2019.
- LACAN, J. (1953) Função e campo da fala e da linguagem. In: \_\_\_\_\_. *Escritos*. Rio de Janeiro: JZE, 1998.
- \_\_\_\_\_. (1957) A instância da letra no inconsciente ou a razão desde Freud. In: \_\_\_\_\_. *Escritos*. Rio de Janeiro: JZE, 1998.
- \_\_\_\_\_. (1959 - 1960) *O Seminário: Livro 7. A ética da psicanálise*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor, 1997.
- \_\_\_\_\_. (1964) *O seminário: livro 11. Os quatro conceitos fundamentais da psicanálise*. Rio de Janeiro: JZE, 1998.
- \_\_\_\_\_. (1971) Lituraterra. In: \_\_\_\_\_. *Outros Escritos*. Rio de Janeiro: JZE, 2003. pp. 15-28.
- \_\_\_\_\_. (1971-1972) *O saber do psicanalista*. Recife: Centro de Estudos Freudianos do Recife. Publicação para circulação interna, não comercial. 1997.
- \_\_\_\_\_. (1972 -1973) *O Seminário: livro 20. Mais, ainda*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor, 1985.
- \_\_\_\_\_. (1973 -1974) *Os não-tolos vagueiam*. Salvador: Espaço Moebius, 2016.
- \_\_\_\_\_. (1974) A Terceira. In: *Cadernos de Lacan. Vol. 2.: Associação Psicanalítica de Porto Alegre*. Publicação não comercial de circulação interna da APPOA, 2002.
- \_\_\_\_\_. (1975) Conferência de Genebra sobre o sintoma. *Opção Lacaniana. Revista Brasileira de Psicanálise*. São Paulo, n. 23, pp. 6-16, 1998.
- \_\_\_\_\_. Conferências nos EUA (1975b). Recife: Centro de Estudos Freudianos do Recife, 1995.
- LANIUS, Manuela. *Corpo à mostra: consequências clínicas da relação corpo/discurso*. 2015. 167 f. Tese (Doutorado em Pesquisa Clínica em Psicanálise) - Universidade do Estado do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, 2015.
- LEITE, E. A. F. Alíngua e voz: algumas considerações sobre modos de falar e ouvir. In: *Rev. Assoc. Psicanalítica de Porto Alegre*, n. 48, pp. 103-111, jan. 2015/jun. 2015.
- MANNONI, Maud. *Um saber que não se sabe: uma experiência analítica*. Campinas: Editora Papyrus, 1989.
- MILNER, J. C. *O Amor da Língua*. São Paulo: Editora UNICAMP, 2016.
- MUSOLINO, M. *Pulsión de Sexo*. Ciudad Autónoma de Buenos Aires: Antonio Giménez, 2002.
- SOLER, C. *Lacan, o inconsciente reinventado*. Rio de Janeiro: Cia. de Freud, 2012.